

lamentations lointaines et solennelles, par suite du principe de prudence que j'ai exposé plus haut.

Le livre de M. Barna est plein d'enseignements, et les détails qu'il communique sur les progrès de l'élément national dans le royaume de Roumanie sont des plus intéressants, étant absolument inconnus. L'auteur, qui a voulu faire œuvre de science, ne s'est jamais départi d'un ton d'absolue impartialité qui lui fait le plus grand honneur, d'autant plus qu'on ne le rencontre jamais dans des ouvrages traitant de la question des nationalités. C'est, à tous les points de vue, un excellent livre, que les législateurs magyars feront sagement de consulter parfois.

MEMENTO. — *La Revue de Hongrie*. Dans le n° du 15 avril, à signaler une très intéressante étude de M. David Angyal sur « les Idées historiques du comte Etienne Széchenyi »; une étude sur Emile Verhaeren par Maurice Wilmotte; une charmante nouvelle de François Herczeg, « la Lampe d'Abyssinie ».

A Nyugat (l'Occident). Dans la livraison du 16 avril de cette excellente revue bi-mensuelle, je trouve un bon article de Ignotus sur l'Art nouveau, défense de la nouvelle tendance littéraire en Hongrie, et un joli conte de Géza Lengyel, « la Famille Sáros ».

Erdélyi Lapok (la Revue transylvaine). Le jeune organe de la Société littéraire de Transylvanie continue à paraître et à progresser. Dans les sommaires de ses derniers numéros, je relève : Szàdeczky, « Trésors d'art en Transylvanie »; Sebessi « Rica », roman de mœurs bohémiennes, des poésies de M^{me} Nil, etc.

FÉLIX DE GÉRANDO.

VARIÉTÉS

Isaac Albeniz. — Le mois de mai aura été douloureux pour ceux qu'émeuvent les plus personnels témoignages de l'art et qui en aiment les auteurs avec quelque passion. Hier Swinburne, tout à l'heure Meredith, aujourd'hui Albeniz.

Une âme sonore vient de s'éteindre douloureusement à la présence humaine, une des âmes les plus ardentes et les plus vivantes de ce temps, vibrant dans une atmosphère de beauté sans compromis, sans grâces factices. Sa perte n'attristera pas longuement les colonnes des feuilles mondaines, mais elle va créer un rayonnement de tristesse chez tous ceux qui s'attachèrent à la véritable musique originale de ce temps-ci.

Albeniz, pour nous, c'était le symbole musical de toute l'Espagne ardente, spontanée, intelligente et sensible, cette Espagne neuve, rajeunie, cette Espagne catalane et moderniste, qui est en train de refleurir à la musique par la vertu des œuvres de Morera, de Granados, de Falla, de Turina et d'autres.

Isaac Albeniz mourut à quarante-huit ans, usé par une vie où il dépensa sans compter le désir de vivre qu'il avait au plus haut point, une vie la plus mouvementée qui fût et au cours de laquelle il réalisa l'étrange aventure d'être successivement deux personnalités musicales, inégales en éclat et en intérêt, mais qui marquèrent l'une et l'autre la franchise et l'ardeur d'un esprit passionné.

Il était né à Camprodon, le 29 mai 1861. Enfant prodige il acquit comme pianiste une réputation telle qu'à 10 ans il était célèbre par toute l'Espagne sous le nom de « el niño Albeniz ». Très jeune il partit en Amérique, où il eut à lutter avec les difficultés de l'existence : puis s'étant de nouveau acquis là-bas une célébrité, il vint à Leipzig poursuivre son éducation musicale. Ses ressources épuisées, à l'about de deux ans, il retourna en Espagne ; il avait à cette époque à peu près dix-huit ans. Il fait une tournée de concerts dans sa patrie, joue à la cour et Alphonse XII lui octroie une pension qui doit lui permettre d'achever ses études musicales au conservatoire de Bruxelles.

Il revient de nouveau en Espagne ; sa carrière de virtuose atteint là son apogée. Il est le plus grand pianiste d'Espagne : ses œuvres pour piano ont une vogue énorme : sa célèbre « Sérénade Espagnole » se tire à plus de cent mille exemplaires : il écrit « les Chants d'Espagne », « le Prélude », « l'Orientale », « la Séguédille », « le Prélude d'Espagne », « la Vega » ; déjà ses dernières pièces de piano font pressentir sa deuxième manière.

A cette époque, il se rend à Londres, où il fait jouer un opéra féerique, « The magic Opal » (1893), et où il fait la connaissance du poète Francis Coult, qui allait devenir son collaborateur et son ami. C'est sur un livret de celui-ci, tiré du roman espagnol de Valera, qu'Albeniz écrit son œuvre lyrique en deux actes, « Pepita Ximenes », représentée d'abord avec succès à Carlsruhe (1905), puis à la Monnaie.

Peu à peu Albeniz sent le néant et l'inutilité de la carrière de virtuose pour quiconque porte en soi une âme soucieuse de s'exprimer ; la sienne était belle et harmonieuse : il l'allait prouver.

Ses instincts de novateur, son dédain des idées reçues, son amour du combat de la vie, l'attirèrent vers cette jeune école française qui était à peu près le seul centre musical en Europe où l'on se souciait de ne pas marcher dans les pas de Beethoven ou de Wagner.

C'est vers 1890 qu'il vint à Paris ; il devait alors y passer la plupart des dix-neuf dernières années qui lui restaient à vivre. Si l'Espagne avait vu naître sa première personnalité, celle du virtuose, il appartenait à la France de voir naître l'œuvre qui restera et qui, tout imprégnée de l'âme espagnole, compte parmi les plus belles fleurs de cette époque musicale si riche en beautés et en charmes. Il abandonna la virtuosité à laquelle il devait ses succès et vaillamment se mit à élaborer ces quatre cahiers d'« Ibéria », où respirent

les plus belles qualités de la race, où persiste la fraîcheur d'une sève populaire.

Son caractère primesautier, sa bonté et sa générosité sans pareille eurent tôt fait de lui créer des sympathies qui se renforcèrent bientôt d'une admiration égale de la part des meilleurs de nos musiciens d'avant-garde.

Il était impossible de penser à Albeniz, de parler de lui sans éprouver une impression de vie saine et noble, de bonté débordante.

Pauvre Albeniz ! Je le verrai toujours tel qu'en cet après-midi de dimanche, il y a près de deux ans, chez M^{lle} Selva. Il y avait là Vincent d'Indy, Poujaud, Octave Maus, Roussel, Séverac, Gustave Bret, Pierre Coindreau, René et Carlos de Castéra : on attendait Paul Dukas. C'était quelques jours après la première d'*Ariane et Barbe-Bleue*. Quand Dukas entra, Albeniz organisa aussitôt une ovation quelque peu cacophonique. Je verrai toujours Albeniz jouant au piano une improvisation tintamarresque, accompagné par les hurrahs des assistants. Albeniz chantant, criant, riant, faisant plus de bruit à lui tout seul que tout le monde et plus heureux encore que tout le monde du succès d'*Ariane et Barbe-Bleue*. Ensuite, ce jour-là, il joua des parties de son 3^e cahier d'*Ibéria* qui était sur le point de paraître. La difficulté de ses œuvres surpassait maintenant ses moyens d'ancien virtuose : mais n'importe, il chantait les notes qu'il n'arrivait pas à faire à temps, il expliquait, il riait, s'attendrissait, il vivait. La page colorée et pittoresque surgissait, splendide et vigoureuse. Nous n'entendrons plus cet être extraordinaire, turbulent et bon, grand cœur et bel artiste, donnant, dans une époque de mercantilisme et d'arrivisme, le spectacle du plus entier détachement de l'intérêt immédiat.

Nous le savions malade ; on espérait encore : on l'avait connu si vivant. Il s'en est allé mourir sur la frontière de ses deux patries, l'espagnole et la française, où il comptait des admirations égales, des attachements aussi ardents, des sympathies aussi vives.

Il était venu en France puiser dans un milieu certaines idées, certaines formes d'écriture, mais son œuvre reste bellement, noblement, franchement espagnole ; presque plus andalouse d'inspiration que catalane, à la fois pleine de fougue et nonchalante, abondante et contenue, riche d'harmonies graves et charmante de veine mélodique.

La sûreté de son métier ne sent nulle part la gêne ; dans cette forme consciente et précise, son âme abondante et débordante sait se trouver à l'aise.

Il nous était aussi cher que les nôtres : les Debussy, les Ravel, les Séverac, les Roussel, les Schmitt, tous nos jeunes qui rendent à la France musicale le prestige d'un art vraiment français. Nous voyions en lui non seulement le créateur admirable d'une série d'im-

pressions musicales, l'auteur de cette forte suite symphonique, « Catalonia », de la trilogie du « Roi Arthur » (qui reste vraisemblablement inachevée), nous voyions en lui le paysagiste espagnol le plus merveilleux de son temps, et surtout l'un des ouvriers les plus dignes, les plus grands de cette renaissance musicale espagnole vers laquelle tous ceux qui se soucient de la musique tournent à cette heure leurs regards.

Un grand esprit et un grand cœur se sont éteints que l'on ne remplacera pas : il a vu la vie se retirer par un jour de Mai éblouissant, sur la frontière des Pyrénées. Il lui fut épargné de terminer ses jours par un de ces jours sinistres d'hiver dans les villes, il s'est éteint comme il avait vécu, dans le soleil. La mort a quelquefois de ces délicatesses ; elle devait bien cette dernière et douloureuse douceur à celui qui n'avait cessé d'aimer passionnément la beauté et la vie.

G. JEAN-AUBRY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

- | | |
|--|--|
| Gabriel Delanne : <i>Les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts</i> , I; Leymarie. 6 » | H. Durville : <i>Le Fantôme des vivants</i> ; Libr. du Magnétisme. 5 » |
|--|--|

Histoire

- | | |
|---|---|
| Arvède Barine : <i>Madame, mère du Régent</i> ; Hachette. 3 50 | M. Handelsman : <i>Napoléon et la Pologne, 1806-1807</i> ; Alcan. 5 » |
| Joseph Clemanceau : <i>Histoire de la Guerre de la Vendée, 1793-1815</i> ; Nouv. libr. nation. 5 » | Emile Perrier : <i>Un Primat de Pologne à Marseille. Gabriel Podoski</i> ; Marseille. Ruat. » » |
| Etienne Dejean : <i>Un Prélat indépendant au XVII^e siècle. Nicolas Pavillon, évêque d'Alet. 1637-1677</i> ; Plon. 7 50 | A. Savine : <i>La Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I^{er}</i> ; Michaud. 1 50 |
| | René Waltz : <i>Vie de Sénèque</i> ; Perrin. 3 50 |

Littérature

- | | |
|--|---|
| Arthur Chuquet : <i>Littérature allemande</i> ; Colin. 5 » | Paris. IV. <i>Les Petits Métiers</i> ; Dornon aîné. 2 » |
| Pierre de Coubertin : <i>Pages d'histoire contemporaine</i> ; Plon. 7 50 | Achille Luchaire : <i>La Société française au temps de Philippe-Auguste</i> ; Hachette. » » |
| Manuel Devaldès : <i>Han Ryner</i> ; Revue des lettres et des arts. » » | F. Macdonald : <i>La Légende Jean-Jacques Rousseau</i> , rectifiée d'après une nouv. critique. Hachette. 3 50 |
| Ph. Emmanuel Glaser : <i>Le Mouvement littéraire, 1908</i> ; Ollendorff. 3 50 | A. Mézières : <i>De Tout un Peu</i> ; Hachette. 3 50 |
| Paul Imbert : <i>La Rénovation de l'Empire Ottoman; affaires de Turquie</i> ; Perrin. 3 50 | Louis Pierard : <i>Aimons les Arbres</i> ; Frameries, Dufrane-Friart. 3 » |
| La Mesangère : <i>Les Petits Mémoires de</i> | |

Philosophie

- | | |
|--|---|
| J.-H. Boex-Borel : <i>Le Pluralisme</i> ; Alcan. 5 » | G. Rodrigues : <i>Le Problème de l'Action. La Pratique Morale</i> ; Alcan. 3 75 |
| Ernest Naville : <i>Les Systèmes de Philosophie et les Philosophies affirmatives</i> ; Alcan. 7 50 | P. Saintyves : <i>Le Discernement du Miracle</i> ; E. Nourry. 6 » |
| | D ^r Paul Sollier : <i>Le Doute</i> ; Alcan. 7 50 |